

Christopher LASCH
La révolte des élites
Et la trahison de la démocratie
Traduction de Christian Fournier
Champs essais, Flammarion, Paris, 2007

J'avais beaucoup apprécié le livre de Christopher LASCH, « *La Culture du narcissisme* »¹, qui mettait en question la tendance de notre époque à valoriser l'égo, devenant ainsi source de déliaison, de solitude et de concurrence exacerbée sous le prétexte généreux d'augmenter l'estime de soi.

Dans ce dernier ouvrage², c'est comme une douche fraîche qui nous lave de la gangue d'idées toutes faites, du prêt-à-penser imposé... une remise en tension entre toutes les bonnes intentions et leurs résultats désastreux et destructeurs.

Ce à partir de quoi Christopher LASCH observe tout cela, c'est une position morale. Et non le sempiternel critère qu'imposent le marché et l'économie : la performance, l'efficacité. La question n'est plus « combien ça coûte ? Combien ça rapporte ? » mais « Est-ce que cela aide à avoir une vie heureuse et digne ? ». A partir de ce critère, C. LASCH fait une critique de l'évolution de la pensée politique américaine, critique qui s'applique tout aussi bien, avec les adaptations nécessaires, à ce qui se passe de ce côté-ci de l'Atlantique.

Pour lui, ce ne sont plus « les masses » qui menacent l'équilibre mondial, mais la trahison des « élites » financières, devenues hors sol, imbues de leur soi-disant supériorité et méprisantes pour tout ce qui est populaire, (dis)qualifié de « populiste ».

Ce qui est attaqué, tant par la droite que par la gauche, c'est l'idée d'un universalisme humaniste, d'une référence commune, discutable certes mais unissante quand même. L'idée qui domine la fin du XXème siècle et qui est présentée comme une évidence de nos jours, c'est que tous les malheurs du monde sont imputables à la culture patriarcale banche qui opprime toutes les minorités, dans lesquelles on mêle aussi bien les femmes, que les noirs, les latinos et les LGTB... Selon la nouvelle doxa, chacun a droit à la reconnaissance de ses particularismes, de sa singularité et toute tentative de faire monde commun relèverait d'un abus de pouvoir inacceptable. En conséquence, il faudrait des enseignements adaptés à chaque communauté, un évitement de la controverse – pourtant indispensable pour l'élaboration d'un espace commun – et l'aggravation des tensions intergroupes. De l'intention de faire respecter les différences on est ainsi passé à l'émiettement du lien social, à chacun son ghetto, et au remplacement des luttes entre riches et pauvres par une revendication généralisée des droits (au bonheur devenu obligatoire) des minorités toujours vues comme opprimées, ceci au détriment des devoirs communs et du tragique d'être.

Comme le dit très justement Jean-Claude Michéa dans sa brève et vigoureuse introduction « *Autant dire que beaucoup.../... s'empresseront de faire courir ce bruit – pour affecter de s'en réjouir et pour s'en lamenter – que ce livre est « réactionnaire ».* Il n'est cependant pas interdit d'espérer que le lecteur intelligent puisse encore se faire une opinion par lui-même ». Et c'est bien ce à quoi nous invite Christopher LASCH : à débattre avec lui, à revisiter nos propres arguments en accord ou en désaccord avec ce qu'il propose. Le livre se termine par le rappel emprunt de nostalgie que la religion n'est pas « consolatrice », un « opium » tranquilisant, mais qu'au contraire que la dimension spirituelle nous rappelle notre petitesse, notre impuissance, et avive l'angoisse de vivre et de mourir. Se pose donc, encore et encore, la question (morale) du bien vivre... ensemble ?

¹ *La Culture du narcissisme*. Climats, 2000, Champs-Flammarion 2006 (1^{ère} publication américaine en 1979)

² C. LASCH (1932-1994) historien et sociologue américain est décédé d'une leucémie dix jours après avoir terminé ce livre.